Discours prononcé aux obsèques de M. Prillieux, membre de l'Institut, et membre fondateur de la Société botanique de France

M. Dangeard & Président La Société

To cite this article: M. Dangeard & Président La Société (1915) Discours prononcé aux obsèques de M. Prillieux, membre de l'Institut, et membre fondateur de la Société botanique de France, Bulletin de la Société Botanique de France, 62:3, 212-215, DOI: [10.1080/00378941.1915.10839726](https://doi.org/10.1080/00378941.1915.10839726)

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/00378941.1915.10839726>

Published online: 08 Jul 2014.

Submit your article to this journal [↗](#)

Article views: 5

View related articles [↗](#)

SÉANCE DU 22 OCTOBRE 1915

PRÉSIDENCE DE M. P.-A. DANGEARD.

En ouvrant la séance, M. le Président annonce le décès de M. Éd. Prillieux, membre de l'Institut et ancien Président de la Société, et donne lecture du discours qu'il a prononcé aux obsèques du défunt au nom de la Société botanique de France.

Discours prononcé aux obsèques de M. Prillieux, membre de l'Institut, et membre fondateur de la Société botanique de France;

PAR M. DANGEARD, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

C'est avec une profonde émotion qu'au nom de la Société botanique de France, je m'incline devant cette tombe et que je prie la famille de notre éminent confrère de vouloir bien agréer l'expression émue de notre très grande sympathie.

Malgré son âge, Prillieux continuait de fréquenter assidûment nos séances : il nous apportait avec une bonne grâce charmante des observations pleines d'intérêt; il prenait une part active aux discussions; ses conseils et ses avis, fruits d'une longue expérience, nous étaient infiniment précieux; aussi l'entourions-nous d'une respectueuse affection.

Nous l'admirions dans son activité inlassable et dans sa verte vieillesse; nous l'estimions pour sa droiture et son caractère généreux; nous étions fiers des nombreuses et hautes distinctions obtenues par lui au cours de sa longue carrière de professeur à l'Institut agronomique et d'Inspecteur général de l'agriculture : nous l'aimions pour sa bonté inépuisable, pour son empressement à obliger ses jeunes confrères et nous lui étions reconnaissants des services inappréciables qu'il avait rendus à notre Société depuis sa fondation, en 1854.

M. Prillieux fut, en effet, parmi les premiers membres de la Société botanique et un de ceux qui apportèrent à notre Bulletin les premières contributions scientifiques : dans la séance de janvier 1856 — il y aura bientôt soixante ans — Duchartre présentait, au nom de MM. Prillieux et

ÉD. PRILLIEUX

Rivière une communication sur la germination d'une Orchidée; cette Note permettait déjà d'apprécier la sûreté d'observation de notre confrère et les tendances de son esprit curieux d'élucider les plus difficiles secrets de la Nature.

M. Prillieux présida notre Société en 1879 et tout récemment encore en 1909. A cette dernière occasion, il prononça une allocution dont nous voulons retenir ce passage, car il montre comment ce grand savant comprenait le rôle si important de notre Société :

« Combien de durables amitiés, disait-il, se sont formées dans nos réunions où de jeunes étudiants se trouvaient réunis autour de maîtres qui bientôt s'intéressaient à leurs travaux, les admettaient dans leur intimité et les guidaient de leurs conseils. Les jeunes étudiants d'autrefois, devenus vieux, en ont conservé un souvenir de gratitude et d'affection, pour ceux qui leur ont ici tendu la main. »

Ces maîtres d'autrefois, auxquels M. Prillieux faisait allusion, furent, à la Société botanique de France, Brongniart, Decaisne, Moquin-Tandon, Tulasne, Duchartre : ce souvenir de gratitude et d'affection que notre ancien Président adressait aux savants illustres qui avaient facilité ses premiers travaux, nous le conservons pieusement, nous aussi, à la mémoire de notre regretté confrère.

Le nombre des travaux qu'il a publiés est considérable : il fut frappé de bonne heure par le caractère particulier des Orchidées, plantes si remarquables non seulement par la beauté, la richesse du coloris et la variété infinie de leurs fleurs, mais aussi par la singulière constitution de leur appareil végétatif, dont la tige s'élance grimpante comme chez la Vanille ou se renfle en tubercules aériens fixés à l'écorce des arbres comme dans les Orchidées des régions tropicales.

M. Prillieux consacra de nombreuses observations à leur mode de végétation, au développement de leur embryon, à l'anatomie de leurs bulbes et de leurs racines; c'est dans ces racines que vivent en association intime, sinon en parfaite harmonie, de curieux Champignons; qu'on isole ces Champignons et qu'on les place en présence d'un semis de graines d'Orchidées, la germination de celles-ci, toujours difficile dans les conditions ordinaires, en sera grandement facilitée, ainsi qu'il résulte des belles recherches récentes de Noël Bernard.

M. Prillieux fut l'un des premiers à étudier les conditions de l'assimilation chlorophyllienne en utilisant la méthode de dégagement de bulles d'oxygène, chez une plante aquatique; l'un des premiers également, il essaya d'établir au moyen d'écrans colorés, le rôle différent des radiations dans la synthèse chlorophyllienne.

Mais le titre le plus grand de M. Prillieux à notre admiration, c'est d'avoir compris toute l'importance que présente l'étude des maladies des

plantes, c'est d'avoir consacré à cette étude une grande partie de sa vie, c'est d'avoir su choisir des collaborateurs dévoués et compétents, c'est enfin d'avoir réussi au prix de difficultés sans nombre, à fonder et à organiser ce Laboratoire de Pathologie végétale de la rue d'Alésia, d'où sont sortis tant de travaux remarquables.

Le rôle de ce laboratoire dont M. Prillieux conserva la direction jusqu'à sa mort et qui relève du ministère de l'Agriculture, rappelle par certains côtés celui du célèbre laboratoire de la rue d'Ulm.

C'est qu'en effet, la plante n'est pas si différente de l'animal qu'on le croit communément; elle est formée d'éléments semblables; elle réagit vis-à-vis des facteurs qui l'entourent : lumière, gravité, chaleur, électricité avec une sensibilité dont on n'a qu'une faible idée encore; elle souffre d'épidémies, de maladies diverses contre lesquelles sa force de résistance est souvent impuissante.

Dans quelle mesure les méthodes découvertes par Pasteur peuvent-elles être utilisées contre ces épidémies, ces maladies qui chaque année causent à l'agriculture des pertes incalculables?

La réponse se trouve dans les deux volumes consacrés par M. Prillieux à l'étude des *Maladies des Plantes agricoles et des arbres fruitiers et forestiers, causées par des parasites végétaux*, ouvrage publié en 1891.

On y voit que si les maladies d'origine microbienne sont en fait assez rares chez les plantes, il en est d'autres, extrêmement variées, extrêmement nombreuses qui sont dues à des Champignons microscopiques dont il faut connaître la structure et l'évolution afin de pouvoir les combattre par des moyens efficaces.

La pathologie végétale est donc devenue en quelque sorte une science de la médecine appliquée aux plantes. Son importance a été reconnue en haut lieu et tout récemment une puissante organisation de défense s'est constituée sous la direction du ministère de l'Agriculture. D'un autre côté, notre savant confrère M. Mangin, membre de l'Institut, fondait l'année dernière, avec un plein succès, une société de Pathologie végétale.

M. Prillieux a donc eu la joie, avant de mourir, de voir son œuvre prospérer et donner tous ses fruits; une suprême consolation lui aura manqué, celle d'assister à la victoire définitive de nos armes : mais avec sa puissante compréhension des événements et des choses, il aura entrevu l'aurore de temps meilleurs et la perspective réconfortante d'une France plus forte, plus grande, plus unie, plus éprise encore de cet idéal qui fait la gloire et l'honneur de notre pays.

M. le Président a encore le regret d'annoncer le décès de deux de nos confrères : M. l'abbé Harmand et M. L. Plan_

chon, dont M. F. Camus et Lutz retracent en quelques mots la carrière scientifique.

M. le Secrétaire général fait connaître le rapport sur l'état financier de la Société, rapport qui n'a pu être établi plus tôt, par suite de la mobilisation du Trésorier et du Secrétaire général.

Rapport sur l'état financier au 31 décembre 1914;

PAR M. L. LUTZ.

L'encaisse au 31 décembre 1913 était de	88.693 25
Les recettes de l'exercice 1914 ont été de	9.302 05
Total.	97.995 30
Les dépenses de 1914 ont été de.	10.791 20
L'excédent des recettes au 31 décembre 1914 est donc de	<u>87.204 10</u>

Lequel est représenté par les valeurs ci-après :

Rentes nominatives. 2.630 fr. ayant coûté.	75.037 15
Rentes au porteur. 110 fr. —	3.597 10
Au total : Rentes. . 2.740 fr. ayant coûté	78.634 25
Dépôt au Comptoir National d'Escompte	1.110 65
Numéraire : Trésorier	3.802 95
Secrétaire général.	3.656 25
Total comme ci-dessus	<u>87.204 10</u>

Les recettes et les dépenses se répartissent comme il suit :

RECETTES.

Cotisations annuelles	3.340 »
— à vie	300 »
Diplômes.	15 »
Ventes de volumes et abonnements.	2.194 90
Subvention du Ministère de l'Instruction Publique.	700 »
Rentes sur l'État	2.740 »
Intérêts de dépôt au Comptoir d'Escompte.	12 15
Total.	<u>9.302 05</u>